

Dossier réalisé par Caroline Gaume, professeur missionné pour l'action éducative aux Archives départementales d'Indre-et-Loire

Éléments de correction

Les événements, les hommes, les symboles

1. Le 4 septembre 1870

La Charge, journal satirique hebdomadaire, est fondé par Alfred Le Petit, dessinateur et patron de presse en 1870. Ce pamphlétaire républicain radical s'y attaque particulièrement à Napoléon III mais tout autant à la Prusse ; il réalise les principaux dessins pour son journal tout en dessinant aussi pour *Le Grelot* et *Le Charivari*. La censure et les difficultés matérielles ont raison du journal : réduit à une publication sous la forme de feuilles volantes, il finit par disparaître en 1871.

Proclamée le 4 septembre, la République est figurée sous la forme d'un graffiti : représentée par une Marianne au bonnet phrygien, tenant drapeau, la « raie publique » botte les fesses de l'empereur allemand Guillaume 1^{er}.

Des épisodes de la guerre sont rappelés également sous la forme de graffitis enfantins et comiques.

L'empereur allemand et Bismarck sont facilement reconnaissables à leurs moustaches et casques à pointe ; Badinguet, surnom de Napoléon III et Ollivier (chef du gouvernement de décembre 1869 au 9 août 1870) sont qualifiés de « traîtres » et associés aux Prussiens.

Les combats apparaissent : duel entre soldats au-dessus de l'injonction « à mort le Prussien », représentation de l'empereur Napoléon III dirigeant les combats, juché sur un cochon portant l'inscription « Vive Napoléon ». On peut y voir une référence ironique au tableau de David figurant Bonaparte au col du Grand Saint-Bernard : le tableau était déjà une représentation légendaire puisque Napoléon avait en réalité franchi le col à dos de mulet, mais il figurait le triomphe et l'ascension personnelle de l'empereur assimilé aux plus grands conquérants. Sur son cochon, Napoléon III est bien « Napoléon le petit ». Le rappel des combats se lit aussi dans la mention moins comique de la « société de secours aux blessés ».

Le départ de Gambetta en ballon pour rejoindre en province une délégation du gouvernement à Tours pendant le siège de Paris est représenté à gauche de la gravure.

Enfin, l'avis de la République française signé du général Trochu (gouverneur de Paris, orléaniste et défavorable à l'Empire, Trochu dirige le gouvernement provisoire du 4 septembre au 17 février 1871) rappelle la forme du nouveau régime.

La référence à la Commune (graffiti « Vive la Commune, à bas les communistes ») montre que la gravure date de 1871.

La République, sous la forme du drapeau rouge, couleur du peuple et de l'égalité retrouvée, balaie les figures du régime impérial au premier rang desquelles la famille impériale : le « prince impérial », Louis Napoléon, fils de Napoléon III, « Monsieur de Sedan » (l'empereur) et Eugénie, impératrice ; « Plonplon », c'est-à-dire Napoléon Jérôme Bonaparte, cousin de l'empereur, et sa fille, la « veuve Demidoff ».

Le surnom de Badinguet a une origine trouble : il s'agirait soit du nom du peintre sous le déguisement duquel le futur Napoléon III s'évada en 1846 de la forteresse de Ham (Somme) où il avait été enfermé après l'échec d'un renversement de Louis-Philippe en 1840, soit du nom d'un étudiant sans scrupule représenté dans une caricature de 1840, sans rapport avec l'empereur.

Tout le personnel politique du régime est également caricaturé et balayé : hommes politiques comme Maupas, organisateur du coup d'état du 2 décembre et préfet, Haussmann, préfet de la Seine et responsable des transformations de Paris, mais aussi généraux (comme le général Le Bœuf, ministre de la Guerre), députés, sénateurs et journalistes (comme Veillot et Clément Duvernois), tous soutiens du régime impérial déchu.

Ils sont tous dessinés selon les règles du « portrait-charge » : une très grosse tête aux traits déformés sur un corps ridicule. Napoléon III, alors exilé, est réduit à sa moustache et son uniforme rouge.

L'effet comique et satirique est créé par l'assimilation du régime impérial aux immondices, dont se débarrasse la représentation nationale.

Les gravures du *Monde illustré* mettent quant à elle en valeur le rôle des républicains et de Gambetta en particulier, et la ferveur populaire lors de la proclamation de la République. À l'Hôtel de ville comme devant l'Assemblée, les Parisiens et quelques Parisiennes brandissent des drapeaux tricolores. Seuls les soldats levant leurs fusils rappellent la guerre et il n'est fait aucune mention de la défaite de l'Empire.

2. Peuples, notre exemple sera suivi !

Allégorie de la République, une Marianne farouche et décidée, enveloppée par le drapeau tricolore, écrase les têtes de Thiers et de Napoléon III, deux figures du pouvoir à abattre : après avoir fait chuter Napoléon III, le peuple mû par l'idéal républicain (« justice du peuple ») veut faire chuter Thiers, en le décapitant symboliquement.

La légende énonce l'idée de la République universelle sur le modèle français et est un appel au soulèvement des peuples.

Marianne est une incarnation classique de la révolte populaire contre l'oppression.

3. Souvenez-vous

Cette image plus sombre est un appel au recueillement et au souvenir devant les dégâts de la guerre de 1870 et son issue, le 1^{er} mars étant la date du défilé des troupes allemandes sur les Champs Élysées.

Le personnage féminin est une allégorie de la ville de Paris : elle est coiffée des tours crénelées et des fortifications, ici ouvertes : la bataille est perdue quand les Prussiens les attaquent.

Le livre symbolique de l'Histoire de Paris rappelle les événements qui ont ravagé la capitale : après l'armistice et la proclamation de l'Empire allemand dans la galerie des Glaces du château de Versailles en janvier 1871, la page des mois de février et mars 1871 (qui voient la victoire des monarchistes et les négociations du traité de paix menées par le gouvernement Thiers, à Versailles) est arrachée.

La défaite militaire est marquée : rappel des échecs des combats menés contre les Prussiens aux portes de Paris sur des stèles funéraires ; reddition des armées impériales à Sedan, Metz, Strasbourg et Paris (aux quatre angles de la gravure).

Mais c'est la douleur de Paris qui est au centre de la gravure : le drapeau en lambeaux montre la France vaincue ; l'enfant mort, la détresse du peuple vaincu et la dureté du siège. Le blason de la ville de Paris sur le sabre brisé comme l'injonction du souvenir insistent sur le prix de la défaite militaire.

Une pleureuse – la République voilée ? – porte le deuil des événements de 1870 également chez Daumier, mais aussi dans des représentations contemporaines : utilisation du noir et blanc, simplicité du dessin, représentation de la mort et de la douleur.

4. Qui s'y frotte s'y pique

Illustration politique du proverbe populaire. L'affirmation inscrite sur drapeau de la Commune rappelle le serment républicain de 1793 « La liberté ou la mort », montrant la détermination du peuple face à l'Assemblée monarchiste de Versailles.

Le drapeau attaque et brise les symboles des régimes honnis : l'aigle des armoiries prussiennes, le coq symbole de la monarchie de Juillet et du courant orléaniste, et la fleur de lys représentant le courant légitimiste.

Portrait d'un caricaturiste : Jules Baric

Jules Baric fait son autoportrait sous forme de caricature, pour la couverture de la revue *Les Hommes d'aujourd'hui*.

Il se représente entouré de sa très nombreuse production, dont les titres sont rappelés sur la tranche des livres, travaillant à son grand œuvre : *Nos paysans*. Sa tenue (vareuse, sabots) rappelle son attachement à la classe paysanne, comme la serpe qui lui permet d'affûter sa plume pour la satire.

Sa signature figure sous forme d'anagramme à ses pieds.

Détournements

1. La Sainte Famille d'après Murillo

Thiers prend la place de Marie et porte le comte de Paris qui tient lieu d'enfant Jésus. Le comte est prétendant au trône, et la caricature de Louis-Philippe en poire (image due à Daumier) rappelle qu'il est son petit-fils. Jules Favre, en Joseph, les conduit à Versailles.

L'Assemblée élue le 8 février compte une majorité de 400 monarchistes, favorables à la paix, 150 républicains et un centre incertain d'une centaine de députés. Paris a élu 36 députés républicains sur 43 députés, hostiles à la paix.

Pour l'Assemblée monarchiste et cléricale qui a accordé à Thiers, âgé de 73 ans, le titre de chef du pouvoir exécutif de la République française, celui-ci n'est que « Faute de mieux » ; les Parisiens le détestent et le surnomment « Foutriquet » ou « Thiers I^{er} roi des capitulars ».

L'Assemblée multiplie les mesures contre Paris : abrogation des moratoires décidés pendant le siège, désignation comme gouverneur militaire de la capitale du général bonapartiste Vinoy qui suspend immédiatement des journaux.

Avec le départ du gouvernement à Versailles la ville des rois, plutôt qu'à Paris, ville des républicains, le 10 mars 1871, le divorce est consommé (elle y arrive le 20 mars).

Le titre rapproche également ironiquement la fuite à Versailles et la fuite à Varennes du roi en 1791 (dans la direction inverse !), dans une même tentative de lutte contre la Révolution en rappelant implicitement que l'affaire s'est mal terminée pour Louis XVI dont la fuite avait eu pour effet d'éveiller les sentiments républicains dans une opinion restée jusqu'alors monarchiste.

La parodie de tableaux célèbres est un motif récurrent de la caricature politique pour dénoncer les défauts d'un régime, d'une politique ou rapprocher des événements : parodie du *Sacre de Napoléon* par David pour dénoncer la conception quasi monarchiste de la République par de Gaulle, parodie de la « brioche » de l'été 1789 de Marie-Antoinette pour le couple présidentiel formé par Nicolas et Cécilia Sarkozy pour souligner la distance sociale entre pouvoir et population, ou ironie de la comparaison entre François Hollande en Napoléon durant la campagne d'Égypte en 1798.

2. Les trois Grâces

Picard, Thiers et Favre sont caricaturées en prostituées de maison close, au service des courants monarchistes incarnés par les deux figures des comte de Paris et du duc d'Aumale placées sur la colonne.

Le bonnet à rubans jaunes de Thiers et son surnom de « grosse Lolotte » font probablement référence aussi à un personnage d'un vaudeville : « Madame Gibou et Madame Pochet, ou le thé chez la ravaudeuse, pièce grivoise en trois actes, mêlée de couplets » par M. Dumersan, datant de 1832.

Quant au diminutif de Jules Favre, on peut noter qu'en argot, une « Julie » est une maîtresse ou une prostituée et que « faire sa julie » signifie « faire des manières » (*Dictionnaire du français argotique et populaire*, Larousse Références).

La féminisation outrancière des personnages, l'allusion à peine voilée à la pornographie font de cette caricature une image insultante et dégradante et dénoncent la corruption des hommes politiques.

Archives Départementales d'Indre-et-Loire